

La chasse au mèteore

Dans lequel le juge John Proth remplit un des plus agréables devoirs de sa charge avant de retourner à son jardin II
Qui introduit le lecteur dans la maison de Dean Forsyth et le met en rapport avec son neveu, Francis Gordon, et sa bonne, Mitz III
Où il est question du docteur Sydney Hudelson, de sa femme, Mrs Flora Hudelson, de miss Jenny et de miss Loo, leurs deux filles IV
Comment deux lettres envoyées, l'une à l'Observatoire de Pittsburg, l'autre à l'Observatoire de Cincinnati, furent classées dans le dossier des bolides V
Dans lequel, malgré leur acharnement, Mr Dean Forsyth et le Dr Hudelson n'ont que par les journaux des nouvelles de leur mèteore VI
Qui contient quelques variations plus ou moins fantaisistes sur les mèteores en général, et en particulier sur le bolide dont MM. Forsyth et Hudelson se disputent la découverte VII
Dans lequel on verra Mrs Hudelson très chagrine de l'attitude du docteur, et où l'on entendra la bonne Mitz rabrouer son maître d'une belle manière VIII
Dans lequel des polémiques de presse aggravent la situation, et qui se termine par une constatation aussi certaine qu'inattendue IX
Dans lequel les journaux, le public, Mr Dean Forsyth et le docteur Hudelson font une orgie de mathématiques X
Dans lequel il vient une idée et même deux idées à Zéphyrin Xirdal XI
Dans lequel Mr Dean Forsyth et le docteur Hudelson éprouvent une violente émotion XII
Où l'on voit Mrs Arcadia Stanford attendre à son tour, non sans une vive impatience, et dans lequel Mr John Proth se déclare incompetent XIII
Dans lequel on voit, comme l'a prévu le juge Proth, surgir le troisième larron, bientôt suivi d'un quatrième XIV
Dans lequel la V^{ve} Thibaut, en s'attaquant inconsidérément aux plus hauts problèmes de la mécanique céleste, cause de graves soucis au banquier Robert Lecoeur XV
Où J. B. K. Lowenthal désigne le gagnant du gros lot XVI
Dans lequel on voit nombre de curieux profiter de cette occasion d'aller au Groënland et d'assister à la chute de l'extraordinaire mèteore XVII
Dans lequel le merveilleux bolide et un passager du *Mozik* rencontrent, celui-ci, un passager de l'*Oregon*, et celui-là, le globe terrestre XVIII
Où, pour atteindre le bolide, M. de Schnack et ses nombreux complices commettent les crimes d'escalade et d'effraction XIX
Dans lequel Zéphyrin Xirdal éprouve pour le bolide une aversion croissante, et ce qui s'ensuit XX
Qu'on lira peut-être avec regret, mais que son respect de la vérité historique a obligé l'auteur à écrire, tel que l'enregistreront un jour les annales astronomiques XXI
Dernier chapitre, qui contient l'épilogue de cette histoire et dans lequel le dernier mot reste à Mr John Proth, juge à Whaston

I

Dans lequel le juge John Proth remplit un des plus agréables devoirs de sa charge avant de retourner à son jardin.

Il n'y a aucun motif pour cacher aux lecteurs que la ville dans laquelle commence cette histoire singulière est située en Virginie, États-Unis d'Amérique. S'ils le veulent bien, nous appellerons cette ville Whaston, et nous la placerons dans le district oriental, sur la rive droite du

Potomac ; mais il nous paraît inutile de préciser davantage les coordonnées de cette cité, que l'on chercherait inutilement, même sur les meilleures cartes de l'Union.

Cette année-là, le 12 mars, dans la matinée, ceux des habitants de Whaston qui traversèrent Exeter street au moment convenable purent apercevoir un élégant cavalier monter et descendre la rue, qui est en forte pente, au petit pas de son cheval, puis finalement s'arrêter sur la place de la Constitution, à peu près au centre de la ville.

Ce cavalier, de pur type yankee, type qui n'est point exempt d'une originale distinction, ne devait pas avoir plus de trente ans. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, de belle et robuste complexion, de figure régulière, brun par les cheveux et châtain par la barbe dont la pointe allongeait son visage aux lèvres soigneusement rasées. Un ample manteau le recouvrait jusqu'aux jambes et s'arrondissait sur la croupe du cheval. Il maniait sa monture assez fringante avec autant d'adresse que de fermeté. Tout, dans son attitude, indiquait l'homme d'action, l'homme résolu et aussi l'homme de premier mouvement. Il ne devait jamais osciller entre le désir et la crainte, ce qui est le fait d'un caractère hésitant. Enfin, un observateur eût constaté que son impatience naturelle ne se dissimulait qu'imparfaitement sous une apparence de froideur.

Pourquoi ce cavalier était-il céans dans une ville où nul ne le connaissait, où nul ne l'avait jamais vu ?... Se bornait-il à la traverser, ou comptait-il y rester quelque temps ?... Pour trouver un hôtel, il n'aurait eu, dans ce dernier cas, que l'embarras du choix. On peut citer Whaston sous ce rapport. En aucun autre centre des États-Unis ou d'ailleurs, voyageur ne rencontrerait meilleur accueil, meilleur service, meilleure table, confort aussi complet à des prix aussi modérés. Il est vraiment déplorable que les cartes indiquent avec tant d'imprécision une ville pourvue de tels avantages.

Non, cet étranger ne semblait point en disposition de séjourner à Whaston, et les engageants sourires des hôteliers n'auraient sans doute aucune prise sur lui. L'air absorbé, indifférent à ce qui l'entourait, il suivait la chaussée qui dessine la périphérie de la place de la Constitution, dont un vaste terre-plein occupe le centre, sans même soupçonner qu'il excitât la curiosité publique.

Et Dieu sait pourtant si elle était excitée, la curiosité publique ! Depuis que le cavalier était apparu, patrons et gens de service échangeaient, sur le pas des portes, ces propos ou d'autres analogues :

« Par où est-il arrivé ?

— Par Exeter street.

— Et d'où venait-il ?

— Il est entré, à ce qu'on dit, par le faubourg de Wilcox.

— Voilà bien une demi-heure que son cheval fait le tour de la place.

— C'est qu'il attend quelqu'un.

— Probable. Et même avec une certaine impatience.

— Il ne cesse de regarder du côté d'Exeter street.

— C'est par là qu'on arrivera.

— Qui ça, « on » ?... Il ou elle ?

— Eh ! eh !... il a ma foi bonne tournure !...

— Un rendez-vous alors ?

— Oui, un rendez-vous... mais non dans le sens où vous l'entendez.

— Qu'en savez-vous ?

— Voilà trois fois que cet étranger s'arrête devant la porte de Mr John Proth...

— Or, comme Mr John Proth est juge à Whaston...

— C'est que ce personnage a quelque procès...

— Et que son adversaire est en retard.

— Vous avez raison.

— Bon ! le juge Proth les aura conciliés et réconciliés en un tour de main !

— C'est un habile homme.

— Et un brave homme aussi. »

En vérité, il était possible que ce fût là le vrai motif de la présence de ce cavalier à Whaston.

En effet, à plusieurs reprises, il avait fait halte, sans mettre pied à terre, devant la maison de Mr John Proth. Il en regardait la porte, il en regardait les fenêtres, puis il restait immobile, comme s'il eût attendu que quelqu'un parût sur le seuil, jusqu'au moment où son cheval, qui piaffait d'impatience, le contraignait à repartir.

Or, comme il s'arrêtait là une fois de plus, voici que la porte s'ouvrit toute grande, et qu'un homme se montra sur le palier du petit perron donnant accès au trottoir.

À peine l'étranger eut-il aperçu cet homme :

« Mr John Proth, je suppose ?... dit-il en soulevant son chapeau.

— Lui-même, répondit le juge.

— Une simple question qui n'exigera qu'un oui ou un non de votre part.

— Faites, monsieur.

— Quelqu'un serait-il déjà venu, ce matin, vous demander Mr Seth Stanford ?

— Pas que je sache.

— Merci. »

Ce mot prononcé, son chapeau soulevé une seconde fois, le cavalier rendit la main et remonta au petit trot Exeter street.

Maintenant — ce fut l'avis général — il n'y avait plus à douter que cet inconnu eût affaire à Mr John Proth. À la manière dont il venait de formuler sa question, il était lui-même Seth Stanford, présent le premier à un rendez-vous convenu. Mais un autre problème tout aussi palpitant se posait. L'heure dudit rendez-vous était-elle passée, et le cavalier inconnu allait-il quitter la ville pour n'y plus revenir ?

On le croira sans difficulté, puisque nous sommes en Amérique, c'est-à-dire chez le peuple le plus parieur qui soit en ce bas monde, des paris s'établirent touchant le retour prochain ou le départ définitif de l'étranger. Quelques enjeux d'un demi-dollar, ou même de cinq ou six cents, entre le personnel des hôtels et les curieux arrêtés sur la place, pas davantage, mais enfin enjeux qui seraient bel et bien payés par les perdants, et encaissés par les gagnants, tous gens des plus honorables.

Quant au juge John Proth, il s'était borné à suivre des yeux le cavalier qui remontait vers le faubourg de Wilcox. C'était un philosophe, le juge John Proth, un sage magistrat, qui ne comptait pas moins de cinquante ans de sagesse et de philosophie, bien qu'il ne fût âgé que d'un demi-siècle, — façon de dire qu'en venant au monde, il était déjà philosophe et sage. Ajoutez à cela que, en sa qualité de célibataire, — preuve incontestable de sagesse, — il n'avait jamais eu sa vie troublée par aucun souci, ce qui, on en conviendra, facilite grandement la pratique de la



La maison du Juge John Proth.

philosophie. Né à Whaston, il n'avait, même en sa première jeunesse, que peu ou pas quitté Whaston, et il était aussi considéré qu'aimé de ses justiciables qui le savaient dépourvu de toute ambition.

Un sens droit le guidait. Il se montrait toujours indulgent aux faiblesses et parfois aux fautes d'autrui. Arranger les affaires évoquées devant lui, renvoyer réconciliés les adversaires qui se présentaient à son modeste tribunal, arrondir les angles, huiler les rouages, adoucir les heurts inhérents à tout ordre social, si perfectionné qu'il puisse être, c'est ainsi qu'il comprenait sa mission.

John Proth jouissait d'une certaine aisance. S'il remplissait ces fonctions de juge, c'était par goût, et il ne songeait point à monter à de plus hautes juridictions. Il aimait la tranquillité pour lui et

pour les autres. Il considérait les hommes comme des voisins d'existence avec lesquels on a tout intérêt à vivre en bons termes. Il se levait tôt et se couchait tôt. S'il lisait quelques auteurs favoris de l'Ancien et du Nouveau Monde, il se contentait d'un brave et honnête journal de la ville, le *Whaston News*, où les annonces tenaient plus de place que la politique. Chaque jour, une promenade d'une heure ou deux, pendant laquelle les chapeaux s'usaient à le saluer, ce qui l'obligeait pour son compte à renouveler le sien tous les trois mois. En dehors de ces promenades, sauf le temps consacré à l'exercice de sa profession, il restait dans sa demeure paisible et confortable, et cultivait les fleurs de son jardin, qui le récompensaient de ses soins en le charmant par leurs fraîches couleurs, en lui prodiguant leurs suaves parfums.

Ce caractère tracé en quelques lignes, le portrait de Mr John Proth étant placé dans son vrai cadre, on comprendra que ledit juge ne fût pas autrement préoccupé de la question posée par l'étranger. Si celui-ci, au lieu de s'adresser au maître de la maison, eût interrogé sa vieille servante Kate, peut-être bien que Kate eût voulu en savoir davantage. Elle aurait insisté sur ce Seth Stanford, demandé ce qu'il faudrait dire dans le cas où l'on viendrait s'enquérir de sa personne. Et sans doute même il n'aurait pas déplu à la digne Kate d'apprendre si l'étranger devait ou non, soit dans la matinée, soit dans l'après-midi revenir à la maison de Mr John Proth.

Mr John Proth, lui, ne se fût pas pardonné ces curiosités, ces indiscretions, excusables chez sa servante, puis parce qu'elle appartenait au sexe féminin. Non, Mr John Proth ne s'aperçut même pas que l'arrivée, la présence, puis le départ de l'étranger avaient été remarqués par les badauds de la place, et, après avoir refermé sa porte, il retourna donner à boire aux roses, aux iris, aux géraniums, aux résédas de son jardin.

Les curieux ne l'imitèrent point et restèrent en observation.

Cependant, le cavalier s'était avancé jusqu'à l'extrémité d'Exeter street, qui dominait le côté ouest de la ville. Parvenu au faubourg de Wilcox, que cette rue réunit au centre de Whaston, il arrêta son cheval, et, sans quitter la selle, regarda tout autour de lui. De ce point, son regard pouvait s'étendre à un bon mille aux environs, et suivre la route sinueuse descendant pendant trois milles jusqu'à la bourgade de Steel, qui, au-delà du Potomac, profilait ses clochers sur l'horizon. En vain son regard parcourait-il cette route. Il n'y découvrait sans doute pas ce qu'il cherchait. De là de vifs mouvements d'impatience qui se transmirent au cheval, dont il fallut réprimer les piaffements.

Dix minutes s'écoulèrent, puis le cavalier, reprenant au petit pas Exeter street, se dirigea pour la cinquième fois vers la place.

« Après tout, se répétait-il, non sans consulter sa montre, il n'y a pas encore de retard... Ce n'est que pour dix heures sept, et il est à peine neuf heures et demie... La distance qui sépare Whaston de Steel, d'où elle doit venir, est égale à celle qui sépare Whaston de Brial, d'où je suis venu, et peut être franchie en moins de vingt minutes... La route est belle, le temps est sec, et je ne sache pas que le pont ait été emporté par une crue du fleuve... Il n'y aura donc ni empêchement, ni obstacle... Dans ces conditions, si elle manque au rendez-vous, c'est qu'elle le voudra bien... D'ailleurs, l'exactitude consiste à être là juste à l'heure, et non à faire trop tôt acte de présence... En réalité, c'est moi qui suis inexact, puisque je l'aurai devancée plus qu'il ne convient à un homme méthodique... Il est vrai, même à défaut de tout autre sentiment, la politesse me commandait d'arriver le premier au rendez-vous ! »

Ce monologue se poursuivit tout le temps que l'étranger redescendit Exeter street, et il ne prit fin qu'au moment où les sabots du cheval frappèrent de nouveau le macadam de la place.

Décidément, ceux qui avaient parié pour le retour de l'étranger gagnaient leur pari. Aussi, lorsque celui-ci passa le long des hôtels, lui firent-ils bon visage, tandis que les perdants ne le saluaient que par des haussements d'épaules.

Dix heures sonnèrent enfin à l'horloge municipale. Son cheval arrêté, l'étranger compta les dix coups et s'assura que l'horloge marchait en parfait accord avec la montre qu'il tira de son gousset.

Il ne s'en fallait plus que de sept minutes pour que l'heure du rendez-vous fût atteinte, puis aussitôt dépassée.

Seth Stanford revint à l'entrée d'Exeter street. Visiblement, ni sa monture ni lui ne pouvaient

se tenir au repos.

Un public assez nombreux animait alors cette rue. De ceux qui la montaient, Seth Stanford ne se préoccupait en aucune façon. Toute son attention allait à ceux qui la descendaient, et son regard les saisissait dès qu'ils se montraient au sommet de la pente. Exeter street est assez longue pour qu'un piéton mette une dizaine de minutes à la parcourir, mais il n'en faut que trois ou quatre pour une voiture marchant rapidement ou pour un cheval au trot.

Or, ce n'était point aux piétons que notre cavalier avait affaire. Il ne les voyait même pas. Son plus intime ami eût passé à pied près de lui, qu'il ne l'aurait pas aperçu. La personne attendue ne pouvait arriver qu'à cheval ou en voiture.

Mais arriverait-elle à l'heure dite ?... Il ne s'en fallait plus que de trois minutes, juste le temps nécessaire pour descendre Exeter street, et aucun véhicule ne se montrait en haut de la rue, ni motorcycle, ni bicyclette, non plus qu'une automobile qui, en faisant du quatre-vingts à l'heure, eût devancé encore l'instant du rendez-vous.

Seth Stanford lança un dernier coup d'œil dans Exeter street. Ce fut un vif éclair qui jaillit de sa prunelle, tandis qu'il murmurait sur un ton d'inébranlable résolution :

« Si elle n'est point ici à dix heures sept, je n'épouse pas. »

Comme une réponse à cette déclaration, le galop d'un cheval se fit entendre à ce moment vers le haut de la rue. L'animal, une bête superbe, était monté par une jeune femme qui le maniait avec autant de grâce que de sûreté. Les passants s'écartaient devant lui, et bien certainement il ne trouverait aucun obstacle jusqu'à la place.

Seth Stanford reconnut celle qu'il attendait. Son visage redevint impassible. Il ne prononça pas une seule parole, ne fit pas un geste. Après avoir rassemblé son cheval, il se rendit d'un pas tranquille devant la maison du juge.

Cela fut bien pour intriguer derechef les curieux, qui se rapprochèrent, sans que l'étranger leur prêtât la moindre attention.

Quelques secondes plus tard, la cavalière débouchait sur la place, et son cheval blanc d'écume s'arrêtait à deux pas de la porte.

L'étranger se découvrit et dit :

« Je salue miss Arcadia Walker... »

— Et moi Mr Seth Stanford », répondit Arcadia Walker, en s'inclinant d'un mouvement gracieux.

On peut nous en croire, les indigènes ne perdaient pas de vue ce couple qui leur était absolument inconnu. Et ils disaient entre eux :



« Au nom de la loi, je vous déclare unis. » (Page 14.)

« S'ils sont venus pour un procès, il est à désirer que ce procès s'arrange au profit de tous deux.

— Il s'arrangera, ou Mr Proth ne serait pas l'habile homme qu'il est !

— Et si ni l'un ni l'autre ne sont mariés, le mieux serait que cela finît par un mariage ! »

Ainsi allaient les langues, ainsi s'échangeaient les propos.

Mais ni Seth Stanford ni miss Arcadia Walker ne semblaient se préoccuper de la curiosité plutôt gênante dont ils étaient l'objet.

Seth Stanford se préparait à descendre de cheval pour frapper à la porte de Mr John Proth, lorsque cette porte s'ouvrit.

Mr John Proth apparut sur le seuil, et la vieille servante Kate, cette fois, se montra derrière lui.

Ils avaient entendu un piétinement de chevaux devant la maison et, celui-là quittant son jardin, celle-ci quittant sa cuisine, voulu savoir ce qui se passait.

Seth Stanford resta donc en selle, et, s'adressant au magistrat :

« Monsieur le juge John Proth, dit-il, je suis Mr Seth Stanford, de Boston, Massachusetts.

— Très heureux de faire votre connaissance, Mr Seth Stanford !

— Et voici miss Arcadia Walker, de Trenton, New-Jersey.

— Très honoré de me trouver en présence de miss Arcadia Walker ! »

Et Mr John Proth, après avoir observé l'étranger, reporta toute son attention sur l'étrangère.

Miss Arcadia Walker étant une charmante personne, on nous saura gré d'en donner un rapide crayon. Son âge, vingt-quatre ans ; ses yeux, d'un bleu pâle ; ses cheveux, d'un châtain foncé ; son teint, d'une fraîcheur que le hâle du grand air altérerait à peine ; ses dents, d'une blancheur et d'une régularité parfaites ; sa taille, un peu supérieure à la moyenne ; sa tournure, ravissante ; sa démarche, d'une rare élégance, souple et nerveuse à la fois. Sous l'amazone dont elle était revêtue, elle se prêtait gracieusement aux mouvements de son cheval, qui piaffait à l'exemple de celui de Seth Stanford. Ses mains finement gantées jouaient avec les rênes, et un connaisseur eût deviné en elle une habile écuyère. Toute sa personne était empreinte d'une extrême distinction, avec un « je ne sais quoi » de particulier à la haute classe de l'Union, ce que l'on pourrait appeler l'aristocratie américaine, si ce mot ne jurait pas avec les instincts démocratiques des natifs du Nouveau Monde.

Miss Arcadia Walker, originaire du New-Jersey, n'ayant plus que des parents éloignés, libre de ses actions, indépendante par sa fortune, douée de l'esprit aventureux des jeunes Américaines, menait une existence conforme à ses goûts. Voyageant depuis plusieurs années déjà, ayant visité les principales contrées de l'Europe, elle était au courant de ce qui se faisait et se disait à Paris, à Londres, à Berlin, à Vienne ou à Rome. Et, ce qu'elle avait entendu ou vu au cours de ses incessantes pérégrinations, elle pouvait en parler avec des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens dans leur propre langue. C'était une personne instruite, dont l'éducation, dirigée par un tuteur aujourd'hui disparu de ce monde, avait été particulièrement soignée. La pratique des affaires ne lui manquait même pas, et elle faisait preuve dans l'administration de sa fortune d'une remarquable entente de ses intérêts.

Ce qui vient d'être dit de miss Arcadia Walker se fût appliqué symétriquement — c'est le mot juste — à Mr Seth Stanford. Libre aussi, riche aussi, aimant aussi les voyages, ayant couru le monde entier, il ne résidait guère à Boston, sa ville natale. L'hiver, il était l'hôte de l'Ancien Continent et des grandes capitales, où il avait souvent rencontré son aventureuse compatriote. L'été, il revenait dans son pays d'origine, vers les plages où se réunissent en famille les Yankees opulents. Là, miss Arcadia Walker et lui s'étaient encore retrouvés.

Les mêmes goûts avaient peu à peu rapproché ces deux êtres jeunes et vaillants, que les curieux et surtout les curieuses de la place estimaient si bien faits l'un pour l'autre. Et, en vérité, tous deux avides de voyages, tous deux ayant hâte de se transporter là où quelque incident de la vie politique ou militaire excitait l'attention publique, comment ne se seraient-ils pas convenus ? On ne saurait donc s'étonner que Mr Seth Stanford et miss Arcadia Walker en fussent peu à peu venus à l'idée d'unir leurs existences, ce qui ne changerait rien à leurs habitudes. Ce ne seraient plus deux

bâtiments marchant de conserve, mais un seul et, on peut le croire, supérieurement construit, grée, aménagé pour courir toutes les mers du globe.

Non ! ce n'était point un procès, une discussion, le règlement de quelque affaire, qui amenait Seth Stanford et miss Arcadia Walker devant le juge de cette ville. Non ! après avoir rempli toutes les formalités légales devant les autorités compétentes du Massachusetts et du New-Jersey, ils s'étaient donné rendez-vous à Whaston, ce jour même, 12 mars, à cette heure même, dix heures sept, pour accomplir un acte qui, au dire des amateurs, est le plus important de la vie humaine.

La présentation de Mr Seth Stanford et de miss Arcadia Walker au juge ayant été faite ainsi qu'il vient d'être rapporté, Mr John Proth n'eut plus qu'à demander au voyageur et à la voyageuse pour quel motif ils comparaissaient devant lui.

« Seth Stanford désire devenir le mari de miss Arcadia Walker, répondit l'un.

— Et miss Arcadia Walker désire devenir la femme de Mr Seth Stanford », ajouta l'autre.

Le magistrat s'inclina en disant :

« Je suis à votre disposition, Mr Stanford, et à la vôtre, miss Arcadia Walker. »

Les deux jeunes gens s'inclinèrent à leur tour.

« Quand vous conviendra-t-il qu'il soit procédé à ce mariage ? reprit Mr John Proth.

— Immédiatement... si vous êtes libre, répondit Seth Stanford.

— Car nous quitterons Whaston dès que je serai Mrs Stanford », déclara miss Arcadia Walker.

Mr John Proth indiqua, par son attitude, combien lui, et toute la cité avec lui, regrettaient de ne pouvoir garder plus longtemps dans les murs de Whaston ce couple charmant, qui honorait en ce moment la ville de sa présence.

Puis il ajouta :

« Je suis entièrement à vos ordres », en reculant de quelques pas, afin de dégager la porte. Mais Mr Seth Stanford l'arrêta du geste.

« Est-il bien nécessaire, demanda-t-il, que miss Arcadia et moi nous descendions de cheval ? »

Mr John Proth réfléchit un instant.

« Aucunement, affirma-t-il. On peut se marier à cheval aussi bien qu'à pied. »

Il eût été difficile de rencontrer un magistrat plus accommodant, même en cet original pays d'Amérique.

« Une seule question, reprit Mr John Proth. Toutes les formalités imposées par la loi sont-elles remplies ?

— Elles le sont », répondit Seth Stanford.

Et il tendit au juge un double permis en bonne et due forme, qui avait été rédigé par les greffes de Boston et de Trenton, après acquittement des droits de licence.

Mr John Proth prit les papiers, mit sur son nez des lunettes à monture d'or, et lut attentivement ces pièces régulièrement légalisées et revêtues du timbre officiel.

« Ces papiers sont en règle, dit-il, et je suis prêt à vous délivrer le certificat de mariage. »

Qu'on ne soit pas étonné si les curieux, dont le nombre s'était accru, se pressaient autour du couple, comme autant de témoins d'une union célébrée dans des conditions qui paraîtraient un peu extraordinaires en tout autre pays. Mais ce n'était ni pour gêner les deux fiancés, ni pour leur déplaire. Mr John Proth remonta alors les premières marches de son perron, et, d'une voix qui fut entendue de tous, il dit :

« Mr Seth Stanford, vous consentez à prendre pour femme miss Arcadia Walker ?

— Oui.

— Miss Arcadia Walker, vous consentez à prendre pour mari Mr Seth Stanford ?

— Oui. »

Le magistrat se recueillit pendant quelques secondes, et, sérieux comme un photographe au moment du sacramentel : « ne bougeons plus ! » prononça :

« Au nom de la loi, Mr Seth Stanford, de Boston, et miss Arcadia Walker, de Trenton, je

vous déclare unis par le mariage. »

Les deux époux se rapprochèrent et se prirent la main, comme pour sceller l'acte qu'ils venaient d'accomplir.

Puis chacun d'eux présenta au juge un billet de cinq cents dollars.

« Pour honoraires, dit Mr Seth Stanford.

— Pour les pauvres », dit Mrs Arcadia Stanford.

Et tous deux, après s'être inclinés devant le juge, rendirent les rênes à leurs chevaux, qui s'élancèrent dans la direction du faubourg de Wilcox.

« Ah bien !... Ah bien !... fit Kate, paralysée à ce point par la surprise, qu'elle en était exceptionnellement restée dix minutes sans parler.

— Qu'est-ce à dire, Kate ? » interrogea Mr John Proth.

La vieille Kate lâcha le coin de son tablier qu'elle tordait depuis un instant comme un cordier de profession.

« M'est avis, dit-elle, qu'ils sont fous, ces gens-là, monsieur le juge.

— Sans doute, vénérable Kate, sans doute, approuva Mr John Proth en saisissant de nouveau son pacifique arrosoir. Mais quoi d'étonnant à cela ?... Ceux qui se marient ne sont-ils pas toujours un peu fous ? »

II

Qui introduit le lecteur dans la maison de Dean Forsyth et le met en rapport avec son neveu, Francis Gordon, et sa bonne, Mitz.

« Mitz !... Mitz !...

— Mon fieu ?...

— Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle Dean ?

— Je n'en sais rien.

— Est-ce qu'il est malade ?

— Que nenni ! mais, si cela continue, il le deviendra pour sûr. »

Ces demandes et ces réponses s'échangeaient entre un jeune homme de vingt-trois ans et une femme de soixante-cinq, dans la salle à manger d'une maison d'Elisabeth street, précisément en cette ville de Whaston, où venait de s'accomplir le plus original des mariages à la mode américaine.

Cette maison d'Elisabeth street appartenait à Mr Dean Forsyth. Mr Dean Forsyth avait quarante-cinq ans et paraissait bien les avoir. Grosse tête ébouriffée, petits yeux à lunettes d'un fort numéro, épaules légèrement voûtées, cou puissant enveloppé en toutes saisons du double tour d'une cravate qui montait jusqu'au menton, redingote ample et chiffonnée, gilet flasque dont les boutons inférieurs n'étaient jamais utilisés, pantalon trop court recouvrant à peine des souliers trop larges, calotte à gland posée en arrière sur une chevelure grisonnante et indisciplinée, figure aux mille plis, se terminant par la barbiche habituelle aux Américains du Nord, caractère irascible toujours à deux millimètres de la colère, tel était Mr Dean Forsyth, dont parlaient Francis Gordon, son neveu, et Mitz, sa vieille servante, dans la matinée du 21 mars.

Francis Gordon, privé de ses parents dès son bas âge, avait



La maison de Mr Dan Forsyth.

été élevé par Mr Dean Forsyth, frère de sa mère. Bien qu'une certaine fortune dût lui revenir de son oncle, il ne s'était pas cru pour cela dispensé de travailler, et Mr Forsyth ne l'avait pas cru davantage. Le neveu, après l'achèvement de ses études d'humanités dans la célèbre université d'Harvard, les avait complétées par celles du droit, et il était présentement avocat à Whaston, où la veuve, l'orphelin et les murs mitoyens n'avaient pas de défenseur plus résolu. Il connaissait à fond les lois et la jurisprudence et parlait avec facilité d'une voix chaude et pénétrante. Tous ses confrères, jeunes et vieux, l'estimaient, et il ne s'était jamais fait un ennemi. Très bien de sa personne, propriétaire de beaux cheveux châains et de beaux yeux noirs, de manières élégantes, spirituel sans méchanceté, serviable sans ostentation, point maladroit dans les divers genres de sport auxquels s'adonne avec passion la gentry américaine, comment n'aurait-il pas pris rang parmi les plus distingués jeunes gens de la ville, et pourquoi n'eût-il pas aimé cette charmante Jenny Hudelson, fille du docteur Hudelson et de sa femme née Flora Clarish ?...

Mais c'est trop tôt appeler l'attention du lecteur sur cette demoiselle. Il est plus convenable qu'elle n'entre en scène qu'au milieu de sa famille, et le moment n'en est pas venu. Cela ne saurait tarder, d'ailleurs. Toutefois, il convient d'apporter une méthode rigoureuse dans le développement de cette histoire, qui exige une extrême précision.

En ce qui concerne Francis Gordon, nous ajouterons qu'il demeurait dans la maison d'Elisabeth street, et ne la quitterait sans doute que le jour de son mariage avec miss Jenny... Mais, encore une fois, laissons miss Jenny Hudelson où elle est, et disons seulement que la bonne Mitz était la confidente du neveu de son maître et qu'elle le chérissait comme un fils, ou, mieux encore, un petit-fils, les grand-mères détenant généralement le record de la tendresse maternelle.

Mitz, servante modèle, dont la pareille serait maintenant introuvable, descendait de cette espèce perdue, qui procède à la fois du chien et du chat : du chien, puisqu'elle s'attache à ses maîtres, du chat, puisqu'elle s'attache à la maison. Comme on l'imagine sans peine, Mitz avait son franc-parler avec Mr Dean Forsyth. Quand il avait tort, elle le lui disait nettement, quoique dans un langage extravagant, dont on ne pourra, en français, rendre qu'approximativement la savoureuse fantaisie. S'il ne voulait pas en convenir, il n'avait qu'une chose à faire : quitter la place, regagner son cabinet et s'enfermer à double verrou.

Du reste, Mr Dean Forsyth n'avait pas à craindre d'y être jamais seul. Il était sûr d'y rencontrer toujours un autre personnage, qui se soustrayait de la même manière aux remontrances et aux admonestations de Mitz.

Ce personnage répondait à l'appellation d'Omicron. Appellation bizarre, qu'il devait à sa médiocre stature, et, sans doute, aurait-il été surnommé Oméga, s'il n'eût été de trop petite taille.

Haut de quatre pieds six pouces dès l'âge de quinze ans, il n'avait plus grandi ensuite. De son vrai nom Tom Wife, il était entré à cet âge dans la maison de Mr Dean Forsyth, du temps du père de celui-ci, en qualité de jeune domestique, et il avait dépassé la cinquantaine ; on en conclura que, depuis trente-cinq ans, il était au service de l'oncle de Francis Gordon.

Il est important de dire à quoi se réduisait ce service. À ceci : aider Mr Dean Forsyth dans ses travaux, pour lesquels il éprouvait une passion au moins égale à celle de son maître.

Mr Dean Forsyth travaillait donc ?

Oui, en amateur. Mais avec quel emballement et quelle fougue, on en jugera.

De quoi s'occupait Mr Dean Forsyth ? De médecine, de droit, de littérature, d'art, d'affaires, comme tant de citoyens de la libre Amérique ?

Pas le moins du monde.

De quoi alors ? demandez-vous. De sciences ?

Vous n'y êtes pas. Non, pas de sciences, au pluriel, mais de science, au singulier.

Uniquement, exclusivement, de cette science sublime qui s'appelle l'*Astronomie*.

Il ne rêvait que découvertes planétaires ou stellaires. Rien ou presque rien de ce qui se passait à la surface de notre globe ne paraissait l'intéresser, et il vivait dans les espaces infinis. Toutefois, comme il n'y aurait trouvé ni à déjeuner, ni à dîner, il fallait bien qu'il en redescendît deux fois par jour, à tout le moins. Et justement, ce matin-là, il n'en redescendait pas à l'heure habituelle, il se faisait attendre, ce dont maugréait Mitz, en tournant autour de la table.

« Il ne viendra donc pas ? répétait-elle.

— Omicron n'est pas là ? demanda Francis Gordon.

— Il est toujours où est son maître, répliqua la servante. Je n'ai pourtant plus assez de jambes — oui, c'est ainsi, en vérité, que s'exprima l'estimable Mitz — pour grimper à son perchoir ! »

Le perchoir en question n'était ni plus ni moins qu'une tour, dont la galerie supérieure dominait d'une vingtaine de pieds le toit de la maison, un observatoire pour lui donner son véritable nom. Au-dessous de la galerie, existait une chambre circulaire, percée de quatre fenêtres orientées vers les quatre points cardinaux. À l'intérieur, pivotaient sur leurs pieds quelques lunettes et quelques télescopes d'une portée assez considérable, et, si leurs objectifs ne s'usaient point, ce n'était pas faute d'être utilisés. Ce qu'il y aurait eu plutôt lieu de craindre, c'eût été que Mr Dean Forsyth et Omicron finissent par s'abîmer les yeux à force de les appliquer aux oculaires de leurs instruments.

C'est dans cette chambre que tous deux passaient la plus grande partie du jour et de la nuit, en se relayant, il est vrai. Ils regardaient, observaient, planaient dans les zones interstellaires, entraînés par le perpétuel espoir de faire quelque découverte à laquelle s'attacherait le nom de Dean Forsyth. Lorsque le ciel était pur, cela allait encore ; mais il s'en faut qu'il le soit toujours au-dessus de la fraction du trente-septième parallèle qui traverse l'État de Virginie. Des nuages, cirrus, nimbus, cumulus, tant qu'on en veut, et assurément plus que n'en voulaient le maître et le serviteur. Aussi, que de jérémiades, que de menaces contre ce firmament sur lequel la brise traînait ces haillons de vapeurs !

Précisément, pendant ces derniers jours de mars la patience de Mr Dean Forsyth était plus que jamais mise à l'épreuve. Depuis plusieurs jours, le ciel s'obstinait à rester couvert au grand désespoir de l'astronome.

Ce matin-là, 21 mars, un vent fort d'Ouest continuait à rouler, presque au ras du sol, toute une mer de nuages d'une désolante opacité.

« Quel dommage ! soupira une dixième fois Mr Dean Forsyth, après une dernière et infructueuse tentative pour vaincre la brume épaisse. J'ai le pressentiment que nous passons à côté d'une découverte sensationnelle.

— C'est bien possible, répondit Omicron. C'est même très probable, car, il y a quelques jours, pendant une éclaircie, j'ai cru apercevoir...

— Et moi, j'ai vu, Omicron.

— Tous deux, alors, tous deux en même temps !

— Omicron !... protesta Mr Dean Forsyth.

— Oui, vous d'abord, sans aucun doute, accorda Omicron avec un hochement de tête significatif. Mais, quand j'ai cru



Que de menaces contre ce firmament... (Page 20.)

apercevoir la chose en question, il m'a bien semblé que ce devait être... que c'était...

— Et moi, déclara Mr Dean Forsyth, j'affirme qu'il s'agissait d'un météore se déplaçant du Nord au Sud...

— Oui, Mr Dean, perpendiculairement au sens du soleil.

— À son sens apparent, Omicron.

— Apparent, cela va sans dire.

— Et c'était le 16 de ce mois.

— Le 16.

— À sept heures trente-sept minutes vingt secondes.

— Vingt secondes, répéta Omicron, ainsi que je l'ai constaté à notre horloge.

— Et il n'a pas reparu depuis ! s'écria Mr Dean Forsyth, en tendant vers le ciel une main menaçante.

— Comment aurait-il fait ? Des nuages !... des nuages !... des nuages !... Depuis cinq jours, pas même assez de bleu dans le ciel pour s'y tailler un mouchoir de poche !

— C'est un fait exprès, s'écria Dean Forsyth en frappant du pied, et je crois vraiment que ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

— À nous », rectifia Omicron, qui se regardait comme de moitié dans les travaux de son maître.

À vrai dire, tous les habitants de la région avaient le même droit de se plaindre si d'épais nuages attristaient leur ciel. Que le soleil luise ou ne luise pas, c'est pour tout le monde.

Mais, quelque général que fût ce droit, nul n'aurait pu avoir la folle prétention d'être d'aussi méchante humeur que Mr Dean Forsyth lorsque la cité était enveloppée par un de ces brouillards contre lesquels les télescopes les plus puissants, les lunettes les plus perfectionnées ne peuvent rien. Et de tels brouillards ne sont pas rares à Whaston, bien que la ville soit baignée par les eaux claires du Potomac, et non par les eaux bourbeuses de la Tamise.

Quoi qu'il en soit, le 16 mars, alors que le ciel était pur, qu'avaient donc aperçu, ou cru apercevoir, le maître et le serviteur ?... Pas moins qu'un bolide de forme sphérique se déplaçant sensiblement du Nord au Sud avec une excessive rapidité, et d'un tel éclat qu'il luttait victorieusement contre la lumière diffuse du soleil. Toutefois, comme sa distance de la terre devait mesurer un certain nombre de kilomètres, il eût été possible de le suivre, malgré sa vitesse, pendant

un temps appréciable, si un intempestif brouillard ne fût venu empêcher toute observation.

Depuis lors se dévidait le fil des regrets que provoquait cette mauvaise chance. Reviendrait-il, ce bolide, sur l'horizon de Whaston ? Pourrait-on en calculer les éléments, déterminer sa masse, son poids, sa nature ? Ne serait-ce pas quelque autre astronome plus favorisé qui le retrouverait en un autre point du ciel ? Dean Forsyth, l'ayant si peu tenu au bout de son télescope, serait-il qualifié pour signer de son nom cette découverte ? Tout l'honneur n'en reviendrait-il pas en fin de compte à un de ces savants de l'Ancien ou du Nouveau Continent, qui passent leur existence à fouiller l'espace nuit et jour ?

« Des accapareurs ! protestait Dean Forsyth. Des pirates du ciel ! »

Pendant toute cette matinée du 21 mars, ni Dean Forsyth ni Omicron n'avaient pu se décider, malgré le mauvais temps, à s'éloigner de celle des fenêtres qui s'ouvrait vers le Nord. Et leur colère avait grandi, à mesure que les heures s'écoulaient. Maintenant, ils ne parlaient plus. Dean Forsyth parcourait du regard le vaste horizon que limitait de ce côté le profil capricieux des collines de Serbor, au-dessus desquelles une brise assez vive chassait les nues grisâtres. Omicron se hissait sur la pointe des pieds, pour accroître le rayon de vue que réduisait sa taille exiguë. L'un avait croisé les bras, et ses poings fermés s'écrasaient sur sa poitrine. L'autre, de ses doigts crispés, battait l'appui de la fenêtre. Quelques oiseaux filaient à tire-d'aile, en jetant de petits cris, avec un air de se moquer du maître et du serviteur, que leur qualité de bipèdes retenait à la surface de la terre !... Ah ! s'ils avaient pu suivre ces oiseaux dans leur vol, en quelques bonds ils auraient traversé la couche des vapeurs, et peut-être alors eussent-ils aperçu l'astéroïde continuant sa course dans la lumière éblouissante du soleil !

En cet instant, on frappa à la porte.

Dean Forsyth et Omicron, absorbés, n'entendirent pas.

La porte s'ouvrit, et Francis Gordon parut sur le seuil.

Dean Forsyth et Omicron ne se retournèrent même pas.

Le neveu alla vers l'oncle et lui toucha légèrement le bras.

Mr Dean Forsyth laissa tomber sur son neveu un regard tellement lointain qu'il devait venir de Sirius, ou, au bas mot, de la lune.

« Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Mon oncle, le déjeuner attend.

— Ah ! vraiment, dit Dean Forsyth, il attend, le déjeuner ? Eh bien ! nous attendons aussi, nous.

— Vous attendez... quoi ?

— Le soleil, déclara Omicron, dont la réponse fut approuvée d'un signe par son maître.

— Mais, mon oncle, vous n'avez pas, je pense, invité le soleil à déjeuner, et l'on peut se mettre à table sans lui. »

Que répliquer à cela ? Si l'astre radieux ne se montrait pas de toute la journée, Mr Dean Forsyth s'entêterait-il à jeûner jusqu'au soir ?

Peut-être, après tout, car l'astronome ne semblait pas disposé à obéir à l'invitation de son neveu.

« Mon oncle, insista celui-ci, Mitz s'impatiente, je vous en préviens. »

Du coup, Mr Dean Forsyth reprit conscience de la réalité. Les impatiences de la bonne Mitz, il les connaissait. Puisqu'elle lui avait dépêché un exprès, c'est que la situation était grave, et il fallait se rendre sans plus tarder.

« Quelle heure est-il donc ? demanda-t-il.

— Onze heures quarante-six », répondit Francis Gordon.

Telle était l'heure, en effet, marquée par la pendule, alors que, d'ordinaire, l'oncle et le neveu s'asseyaient en face l'un de l'autre à onze heures précises.

« Onze heures quarante-six ! s'écria Mr Dean Forsyth en simulant un vif mécontentement afin de cacher son inquiétude. Je ne comprends pas que Mitz soit d'une telle irrégularité !

— Mais, mon oncle, objecta Francis, c'est la troisième fois que nous frappons inutilement à la porte. »